

Source liée à « [L'action de grâces pour le rétablissement du roi à l'église des Révérends Pères de l'Oratoire, le 8 février 1687](#) » et publiée au sein du corpus « [Sources des fêtes et des cérémonies décorées par Charles Le Brun \(1660-1687\)](#) », que Gaëlle Lafage, docteur en histoire de l'art et lauréate d'une bourse de recherche du Centre de recherche du château de Versailles en 2014, a rassemblé pour accompagner la publication de son ouvrage « [Charles Le Brun décorateur de fêtes](#) » (Presses universitaires de Rennes, 2015).

Prédication du père Soanen

La prédication du père Soanen fut copiée et conservée par l'Académie en vue de sa publication. Toutefois, elle resta à l'état de manuscrit. Ce document montre le souci du prédicateur, choisi par l'Académie, d'accorder son discours au décor conçu par Le Brun. Des annotations dans la marge, certainement ajoutées par l'Académie, donnent les références aux textes, mais aussi aux tableaux qui décoraient l'église.

❖ Soanen, Discours chrétien sur la guérison du Roy, Paris, ENSBA, Ms. 30.

(p. 1) Discours chrétien sur la guérison du Roy

Propterea confitebor tibi in nationibus Domine, et nomini tuo psalmum dicam magnificans salutes Regis ejus.

Je vous loueray Seigneur devant les peuples et je chanteray des cantiques à vostre gloire parce que vous avez sauvé la vie à un roi choisy de vostre main.

Au Psaume 17^e.

Si les Actions de grâce que cette grande ville a rendu à Dieu depuis si long temps pour la parfaite guérison du Roi n'avoient été aussi sincères qu'elles étoient justes, et si la tendresse de tous les cœurs n'avoit répondu à la grandeur du bien fait du Ciel ; jamais la ferveur des reconnoissances qui a paru d'abord avec tant d'éclat, n'auroit pu durer ny croire de jour en jour, et la vérité seule étoit capable d'une persévérance de [p. 2] joye que ny flaterie ny la complaisance ne peuvent donner. Mais la sincérité de nos allarmes passées fait assez voir celle de nos joyes présentes. Comme la France a longtemps tremblé sans cacher sa douleur, elle a pu se réjouir longtemps sans se contrefaire : le même amour qui a esté si ingénieux à augmenter nos craintes, devoit nous retracer en mille manières notre bonheur ; et c'est le privilège des règnes heureux qu'on ne peut jamais ni assez aimer les bons princes, ni assez louer Dieu qui veut avoir ce semble le plaisir de les donner plusieurs fois à la Terre, et nous faire sentir par la peur qu'on a eu de les perdre, la grâce qu'il nous fait de les conserver.

C'est dans cet esprit, qu'après que tous les membres qui composent le vaste corps de cette grande ville, se sont signalés par tant d'artifices d'amour et de piété, il étoit juste que les beaux-arts vinssent les derniers, soit pour recueillir avec plus de force tous les (p. 3) sentimens de la France, soit parce qu'ils ont esté obligez de travailler longtemps, et de s'épuiser par tant de chef d'œuvres, pour nous tracer les conquestes chrétiennes du Roi, et pour nous donner de plus nobles idées du bienfait de Dieu.

Mais au milieu de ces pieux trophées d'une reconnaissance scâvante, qu'exigez-vous, Messieurs, d'un prédicateur de l'Évangile en cette occasion, et par quelle matière puis-je soutenir la grandeur de vostre attente et la sainteté de mon ministère ? Car d'un costé si je ne consultois que les hommes, je douterois d'abord qui des deux il faut plustost féliciter, ou le

prince ou les sujets, ou le Roi d'avoir connu par cette rapidité des vœux publics qu'il a gagné le cœur de son peuple, ou le peuple d'avoir plus senty le mal du Roi que le Roi luy-même ; puis terminant cette contestation en faveur des deux, je me jetterois dans un éloge entier du Roi pour plaire à ses [p. 4] sujets qui m'écoutent ; et je suivrois en cela avec plaisir non seulement ma passion particulière pour la gloire du Roi, mais encore les désirs ardents d'une congrégation qui m'ayant commandé de parler, m'a fait l'honneur de me rendre l'interprete de son zèle infini pour ce grand prince. Si d'un autre costé je ne regardois que les premiers préjugez de la piété, je craindrois de commettre un attentat contre l'Écriture de louer un homme vivant, et je glorifirois Dieu seul dans son temple, d'autant plus qu'un pur éloge de Louis le Grand, tout pieux qu'il est, demande un lieu moins saint, et trouve ailleurs des bouches plus éloquentes.

Mr l'abbé Tallemant
dans l'Académie
française

Mais je crois découvrir un juste milieu entre ces deux devoirs quand je fais réflexion que les prophètes n'ont pas fait scrupule de louer les bons princes en renvoyant toute leur gloire à Dieu ; que dans le concile de Jérusalem sous Constantin le Grand, les greques firent chaque jour des discours chrestiens qui étoient des éloges dans les formes à la (p. 5) gloire du pieux empereur, selon le témoignage d'Eusèbe ; que les conciles généraux ont fait de longues et publiques acclamations aux Théodoses et aux Marciens, pour des services quelquefois moins utiles à l'Église que ceux qu'elle a receus de Louis le Grand ; et qu'enfin, selon le texte de l'Écriture que j'ay proposé, sous le regard de David, ce roi si saint, les ministres du temple parmi les cantiques du Seigneur chantoient quelquefois les conquestes pieuses du prince et la conservation de sa vie comme des dons signalez de Dieu, propterea confitebor tibi in nationibus Domine, magnificans salutes Regis ejus.

L. 4 de *Vita Const.*,
c. 45.

Sur ces modèles je vient traiter ici une matière importante dont nous avons peu d'occasions de vous parler ailleurs avec étendue. Je me sens inspiré de vous apprendre à aimer vos princes par religion, à le servir par conscience comme dit saint Paul, à leur obéir par piété, à admirer leur gloire [p. 6] avec foy, à vous réjouir de leurs pro[s]péritez avec une tendresse chrétienne. Et, me renfermant dans mon seul texte pour ce grand dessein, je vais essayer de vous apprendre une reconnaissance spirituelle des bienfaits de Dieu même temporels, en vous montrant combien il faut adorer les bontez de Dieu dans la conservation et dans les prospéritez d'un bon prince, magnificans salutes Regis ejus. Comment ensuite il faut remercier Dieu pour répondre à ses bontez divines, propterea confitebor tibi in nationibus Domine. Je vas vous faire voir combien nous avons receu de Dieu par ce nouveau bienfait, et combien ensuite nous luy devons rendre, voilà tout mon dessein. La grandeur des miséricordes de Dieu sur le Roi et sur nous, c'est le premier point. La grandeur des reconnaissances que Dieu attend du Roi et de nous, c'est le second et toute la matière de vostre attention.

Première partie Quoi que la reconnaissance des dons de Dieu soit une vertu des plus utiles et des plus (p. 7) excellentes de la Religion, puisque comme dit S^t Augustin toute la grâce du nouveau testament ne tend qu'à étouffer l'ingratitude en nous convaincant que c'est de Dieu qu'il faut tout recevoir et ne se glorifier jamais quand on la receu ; toutefois cette belle vertu est exposée à deux grands défauts ; étant d'ordinaire ou toute profane dans sa ferveur, ou toute languissante dans sa piété. Car si quelquefois nostre reconnaissance est animée et toute éclatante, elle est aussi quelquefois profanée par cet éclat mondain qui la soutient. Notre vanité vient mesler un poison subtil dans nostre encens et assez souvent le monde se couvre de la Religion pour venir triompher même dans le Temple. Si d'autres fois nos actions de grâces sont chrétiennes, nous voyons bientost qu'elles languissent, que les faveurs du Ciel sont un bien pour lequel on est empressé avant qu'on le reçoive, et insensible quand on l'a [p. 8] receu ; et soit orgueil soit ingratitude rien ne pèse tant que le poids des bienfaits et l'obligation de la reconnaissance. Mais aujourd'huy pour préserver la vostre de ces deux défauts, pour la rendre non seulement fervente, mais encore chrestienne, je viens vous proposer des motifs aussi justes et saints que

touchants, je veux dire la grandeur des miséricordes de Dieu sur le Roi et par luy sur nous en cette occasion.

Appellont aujourd’hui, sans aucune crainte, miséricorde et bienfait de Dieu les prospéitez même temporelles du Roy, quoi qu’il soit pourtant vrai que cette gloire mondaine toute recueillie sur un seul homme, est une miséricorde souvent équivoque et un mystère longtemps impénétrable : qu’une grande fortune est assez souvent un terrible conseil de la justice ; et que comme dit S^t Augustin : un des plus rudes coups de la colère de Dieu sur les hommes, c’est de ne sentir jamais sa colère. Et c’est pour cela qu’autrefois pendant (p. 9) que tout l’Univers applaudissoit au Roi sur ses victoires, la Religion trembloit encore pour son Salut ; pendant que ses sujets, ses ennemis même ne le regardoient qu’avec admiration, l’Église alors encore incertaine du bon usage de cette gloire, le consideroit avec un respect meslé de crainte. Mais quand on a veu que cette gloire commençoit de servir à la Religion, que ces victoires profanes devenoient peu à peu un instrument pour d’autres plus saintes, et que l’Église recueilloit plus de fruits de ces conquestes que le conquérant même ; dès lors, le mystère s’est développé, la miséricorde s’est déclarée, et on peut nommer hardiment don de Dieu la grandeur temporelle d’un tel prince.

In Psal. 9

Passons toutefois à des miséricordes plus manifestes et plus dignes de nostre admiration dans ce saint lieu, j’entends la maladie et la guérison du Roi qui excitent ici nos reconnaissances, car Messieurs, jamais [p. 10] la miséricorde du Seigneur n’est plus adorable sur les grands hommes que quand au milieu de leurs prospéitez elle leur envoie à propos quelque maladie ou quelque disgrâce personnelle pour prévenir le poison secret qu’une grande fortune jette dans le cœur. Jamais David n’a paru plus chery du Ciel et un prince selon le cœur de Dieu, que lorsque après toutes ses victoires Dieu le frape à point nommé d’une affliction domestique ; et Job cet illustre favori du Seigneur n’en a jamais esté plus aimé selon S^t Augustin que lorsque dans le comble des richesses et de la félicité Dieu perça sa chaire d’une playe salutaire, d’une playe qui fit voir son courage, sa foy, sa religion, tous les trésors de son cœur, comme parle ce saint Père ; d’une playe enfin qui forçà ses ennemis et le démon même de l’admirer d’avantage dans son infirmité que dans sa fortune.

In Psal. 26

Adorons ici une semblable miséricorde (p. 11) sur la maladie de nostre grand prince. Quelle bonté n’est-ce pas en effet à ce grand Dieu quand par une infirmité bienfaisante il persuade aux maistres du monde l’obligation qu’ils ont de porter la croix de Jésus Christ comme chrestiens, de faire pénitence comme pécheurs, et de se croire hommes de même que les autres comme mortels ? Avez-vous jamais fait ces pieuses réflexions, Messieurs, durant le cours de la maladie du Roi ? Dans ces jours de deuil et de tristesse on se contente de gémir tous ensemble pour un seul qui souffre ; on voit avec frayeur l’appuy de la félicité générale chanceler quelque temps ; chacun allarmé pour ce qu’il aime, et voulant apprendre ce qu’il craint de sçavoir, considère le moindre renouvellement de cette playe comme la playe de tout le royaume, et le mal d’un seul devient une calamité publique. Mais en envisageant le Roy et l’Estat, avez-vous regardé la main de Dieu d’où partoit le coup ? [p. 12] Mais à qui de vous le bras du Seigneur a-t-il été révélé pour étudier la conduite de sa miséricorde, et qui est-ce qui a bien connu ce dessein de Dieu ?

Qui l’a connu, Messieurs ? C’est le Roy, le Roi luy-mesme mieux que personne. Avec quelle foy n’a-t-il pas veu dès les commencemens que Dieu ne le frapoit que pour le guérir, comme dit S^t Augustin, qu’il ne le blessoit que pour le san[c]tifier, et que sa playe seroit son salut ? Avec quels sentimens d’une piété toujours croissante n’a-t-il pas soutenu plus d’un an entier les trois croix que Dieu luy imposoit, je veux dire le mal, l’importunité et la durée ? Avec quelle grandeur d’âme ne l’a-t-on pas vu intrépide et comme insensible par religion dans ces fréquents retours de la douleur, dans ces courtes mais rudes attemtes où la majesté royale est un foible appuy, où la fermeté philosophique est ébranlée, où la valeur guerrière est hors (p. 13) de combat, mais où la force chrétienne est victorieuse, surtout quand le Roi,

Conf., l. 2., c. 2.

le sage, le héros et le chrétien ne font qu'un même homme comme dans Louis.

Mais peut-être que ce grand cœur aura succombé comme tous les autres du moins à la violence de l'opération ? Demandez le, Messieurs, à l'illustre confident de sa patience, à ce grand Ministre qui comme une intelligence céleste toujours attaché au soleil de la France, dispense si fidellement ses rayons ou ses foudres, et suis si bien tous ses mouvements. Interrogez tous les grands spectateurs qui accoururent à ce rude coup et qui se trouvèrent aussi pleins d'admiration que de douleur. Quel fut en effet ce jour, Messieurs, et combien digne d'estre marqué en caractères d'or dans le livre de l'éternité, lorsque le Roy ayant résolu de souffrir enfin le grand remède, se jeta aux pieds du Seigneur dans [p. 14] son oratoire, offrant la plus prés[c]ieuse vie du monde à celui qui a donné la sienne pour tous les hommes acceptant par avance toute la pesanteur de sa croix ; puis se relevant plein de ce courage qui à tant de fois fait trembler l'Europe, plus animé encore de cette force que la croix inspire et s'enveloppant de sa vertu il se mit en proye à la douleur ; il vit trembler pour luy et pour nous la main qui le blessoit sans frémir luy-même, déchiré sans pousser un cry, couvert de son sang sans un seul soupir, et dans ces momens de sensibilité où la valeur et la piété même sont déconcertées, il accorda par un rare exemple et toute l'humilité d'un pénitent, et toute la grandeur d'un héros.

Roy des siècles, monarque immortel et invincible, qui parmy vos plus (p. 15) glorieux titres prenez celui de dieu de la patience, quel plaisir n'ûtes-vous pas alors de la voir triompher dans le cœur du plus grand Roy du monde, et n'admirates-vous pas vous-même, dans un sujet si noble le divin ouvrage de vostre grâce ? Car quel autre principe, Messieurs, put alors produire dans le Roi une constance non seulement si ferme, mais si modeste ? Fut-ce la raison et la sagesse humaine ? Elle est trop foible pour résister longtemps sans se trahir et nous apprenons de saint Augustin que tous ces faux sages ne sont intrépides pour quelques momens que par un effet de vanité, et que semblables à des phrénetiques leur force vient d'un exces de maladie plutôt que d'un bon fond de tempérament, fortes sunt immanitate febris Aug. in Psal. 58. non firmitate sanitatis. Fut-ce le courage martial ? Hé nous voyons [p. 16] tous les jours nos guerriers, qui méprisent si fièrement les plus larges blessures dans les combats, trembler au moindre mal dans un lit obscur ; souvent redevables de leur valeur, à la vue des hommes, au bruit des trompettes et des canons, qui étourdit la peur de la mort, et aussy étonnez que les autres, quand il faut combattre seul à seul contre la douleur, où ils ne trouvent que la foiblesse humaine pour les accabler, si la piété ne vient bientôt pour les secourir.

Mais celle du Roy et les dons de la miséricorde sur luy ne se bornèrent pas à sa patience, qui ne servit qu'à faire place à ses autres vertus. J'invite hardiment à ce beau spectacle les malades lasches et demi-vertueux, qui durant le cours de leurs infirmités renferment (p. 17) souvent tous leurs devoirs dans une triste et oisive patience ; constants à la vérité, mais chagrins, intractables, négligens, occupez d'eux seuls dans leur constance et qui par une vertu mal pratiquée se dispensent de toutes les autres. Qu'ils viennent voir le plus grand Roy du monde qui dans le jour mesme de son plus grand mal songe à tout l'Estat bien plus qu'à luy-même et dont la maladie ne sert qu'à nous développer mil autres vertus de cette grande âme et à nous montrer le Roy tout entier. Le voilà qui ce même jour tient tous ses conseils, ce même jour il examine, il écoute, il juge, il veille pour la Religion, il travaille pour son peuple, les troupes, les finances, les loix, l'Église, l'État, tout passe en revue devant ses yeux perçants, et de son cabinet [p. 18] comme du centre de toutes choses, il donne le mouvement à l'Univers.

Que Rome vante tant qu'elle voudra le premier, le plus grand de ses empereurs de s'être dérobé à luy-même dez le jour qu'il se dévoua au bien du monde, comme parle un ancien, d'avoir seu deffendre les maisons des autres par ses veilles, le repos du peuple par ses travaux, et les plaisirs de tous ses sujets par ses fatigues. Louis le Grand, César de son siècle, mais César chrestien, a pratiqué pour nous une vigilance plus héroïque, puisque ç'a été dans le jour même de ses souffrances, qui de sa personne toute auguste toute grande qu'elle est, il

M^r de Louvois

*Ep. Ad Rom., c. 15,
v. 5.*

n'en a fait pourtant que la moindre partie de ses soins, ex quo se orbi terrarum dedicavit, se sibi eripuit. Et comme le soleil durant les momens (p. 19) qu'il semble à nos yeux tomber dans la langueur, conserve toutefois en luy-même toute la lumière, toute la force et marche toujours avec la mesme exactitude pour le bien du monde, Louis plus heureux a seu dans le jour de sa douleur non seulement confirmer toujours toute sa grandeur, mais pratiquer encore une vigilance plus admirable dans ses conseils, une pénétration plus étonnante dans ses affaires, une justesse plus inouïe dans ses mouvemens, plus affable alors, plus doux, plus juste, plus charitable, c'est-à-dire plus roi que jamais. O, ce ne sont plus les conseils du prince que j'admire, mais ceux de la miséricorde que j'adore, d'avoir sçu d'un seul mal tirer tant de biens et pour le Roi et pour le royaume.

Rhodigin., Lect. Antique, Lect. 8. c. 1.

Ouy Messieurs, qu'elle miséricorde [p. 20] pour nous-mêmes. Si nous considérons qu'outre les secours et les exemples que le Roi nous a donné dans sa maladie, Dieu a voulu encore nous empescher par là de pousser nostre estime pour Louis le Grand jusqu'à une espèce d'adoration. Tel est en effet le respect des peuples pour les princes extraordinaires, que s'abandonnant à une vénération presque sans bornes, on les adore sans y penser, et voilà pourquoi selon saint Chrisostome, Dieu permet que les plus grands hommes éprouvent quelquefois des maladies ou des disgrâces, de peur qu'ils ne soient adorés des peuples. De quels excez, Messieurs, n'aurions-nous pas peut-être été capables dans nostre estime infinie pour ce grand Roi, et par combien d'endroits ne l'aurions-nous pas cru au-dessus de l'homme, si Dieu ne venoit (p. 21) de montrer par miséricorde qu'il est homme et mortel comme nous.

Hom. 1, ad Pop. ant.

Car si malgré la piété du Roi, malgré les gens de bien dont la Cour se pare avec raison, si toutefois la vie ordinaire que la pluspart des hommes y mènent est une perpétuelle adoration des rois de la Terre, où tout l'encens des louanges et tous les sacrifices des cœurs vont au souverain bien plus qu'à Dieu, où plusieurs n'ont ny d'autre religion que la politique, ny d'autre évangile que l'intérest, parce qu'ils ne connoissent point d'autre divinité que le prince, où dans une foule d'adorateurs la révérence est bien plus grande pour l'antichambre que pour le temple, on regarde plus religieusement l'ouverture du cabinet que celle du sanctuaire, et le [p. 22] prince, tout pieux qu'il est, reçoit malgré luy plus de vœux et plus de respect sur son thrône que Dieu sur son autel. Que seroit-ce donc si Dieu ne nous donnoit un préparatif de cette adoration dans la veue des misères humaines des plus grands princes ? Car dans une maladie salutaire pour eux et pour nous, c'est alors que Dieu nous convainc plus sensiblement qu'il est seul digne d'être adoré, c'est alors que selon le prophète, Dieu nous dit d'un ton de maistre, Videte quod ego sim solus, et non sit aliud Deus præter me. Vous qui adorés si aveuglement la grandeur du monde et ceux qui la donnent, venez au pied du lit du plus grand Roy, et là, connoissez que je suis seul Dieu, seul immortel, seul indépendant, et que vous commandant pour vostre prince (p. 23) un amour inviolable, j'exige pour moy seul vos adorations. Pourquoy Seigneur ? Ah ? Poursuit ce grand Dieu, c'est que je fraperay d'une playe redoutable le plus grand prince du monde, pour faire connoistre ma puissance, et bien tôt après je le guériray avec éclat pour faire adorer ma miséricorde, percutiam et ego sanabo. O de quel amour ne vous voy-je pas icy touchez pour cette miséricorde adorable ?

Deutéronome, 32.

Mais vous seriez encore ingrats envers elle, si selon un autre dessein de la grâce sur la maladie et la guérison du Roy, si dit-je, ce dernier bienfait ne rappelloit, n'excitoit en vous un pieux souvenir de tous les autres. Car l'intention du Seigneur dans les présents nouveaux et extraordinaires qu'il fait au monde, c'est de renouveler en nous l'idée amoureuse [p. 24] des anciens. Ainsi Messieurs, au milieu de ces pompeuses actions de grâces, que vous rendez aujourd'hui à Dieu, vous seriez ingrats, si pour mieux estimer ce que Dieu vous rend aujourd'hui, vous considériez en passant ce que vous avez déjà reçu de luy par Louis le Grand. Ingrats mille fois si par une reconnaissance abrégée vous ne confessiez devant le Seigneur qu'autrefois sous des rois aimables, vaillants et sages, on voyoit toutefois au dedans des ligues cruelles, au dehors des guerres souvent peu heureuses, ou des traitez de

paix plus désavantageux que la guerre même ; et aujourd’hui repos immuable dans le cœur de l’État, ailleurs victoires continualles, une fortune toujours égale, ou plutôt comme vous le voyez ici dans ces nobles traits[#], une (p. 25) Providence toujours vigilante et, après toute la gloire des armes, une paix encore plus glorieuse. Qu’autrefois sous des rois justes et pieux, la religion étoit méprisée, la royauté avilie, la fureur des duels obstinée, les lois ensevelies dans les tribunaux, l’impiété hardie jusque dans la Cour, et maintenant Dieu est adoré, le prince est obéi, les duels sont abolis, l’équité se montre, l’impiété se cache, d’où vient cela ? C’est que Louis règne. Que ne dirois-je pas du triomphe de la religion sur l’hérésie et des suites continualles de ce triomphe, si je ne le réservois ailleurs pour la reconnaissance du Roy envers Dieu ? Aussi bien, je me voy déjà tout accablé de tant de bienfaits, et à la vue de ces miséricordes infinies soit spirituelles soit temporelles, dont Dieu comble la France [p. 26] par Louis le Grand, je me sans inspiré de prendre ici l’air et le lengage du prophète Amos pour vous donner comme luy un saint deffy de la part du Seigneur.

[#] Il paroit dans l’église un tableau de la Providence au dessus de celuy du Roy.

Transite in chalane, ite in Emath¹, passez en esprit dans les états les plus éloignez ou chez vos voisins qui admirent tous également vostre félicité. Descendite in Gettr, et ad optima quæque regna² : parcourez les païs de vos ennemis et je vous deffie de trouver ailleurs une semblable profusion de miséricorde. Si latior terminus corum termino vestro est³, voyez tous les autres royaumes, et la France même sous d’autres rois, car ces parolles du prophète nous conviennent beaucoup mieux, qu’aux bornes étroites de la Judée, voyez dit-je si vous trouverez jamais la France au dehors plus triomphante, et au (p. 27) dedans plus tranquille, les guerres mieux commancées par la justice, les victoires mieux soutenues par la valeur, les conquêtes mieux arrestées par la clémence, le peuple plus obéissant, le soldat plus réglé, les magistrats plus appliquez, le clergé plus sçavant, les arts, les sciences, les loix, les vertus tout fleurit. Et qu’elle est la cause de cette immense prospérité ? Ah ? Je consens que vous disiez et que tout l’Univers publie avec vous que c’est l’ouvrage de Louis le Grand, pourvu que vous avouyez en même temps que Louis luy-même est l’ouvrage de Dieu, et qu’ainsy, Seigneur nos reconnoissances montent jusqu’à vous, jusqu’à la source des miséricordes.

Est-ce, Messieurs, avec ces yeux chrétiens que vous avez regardé jusqu’à ce jour tout ce torrent de prospéitez ? Et [p. 28] n’est-ce pas au contraire un malheur presque inévitable sous le meilleur Roy qu’en même temps que le Ciel le rend plus heureux, ses sujets deviennent plus payens, on voit d’un œil de concupiscence cette grande fortune, dont on espère pour soy même quelque écoulement et sur laquelle on met trop sa confiance. Pendant que la prospérité d’un particulier ne corromp que luy seul, celle du meilleur roi empoisonne malgré luy presque tous ses sujets : on en présume qu’on est plus aimé du Ciel, on s’en attache davantage à la terre, bien loin d’en aimer d’avantage Dieu, ou le prince pour Dieu, on ne songe qu’à s’aimer soy même et à jouir plus tranquillement de toutes ses passions. Par un secret esprit de paganisme on impute tous ces grands succez à la valeur de l’homme plutôt qu’à (p. 29) la miséricorde du Seigneur et de là vient que les vices des sujets croissent d’ordinaire avec la fortune du prince, à l’abry du repos et de l’abondance que ses glorieux soins nous procurent, nostre luxe n’est-il pas plus grand, nostre ambition plus emportée, nostre mollesse plus ingénueuse, notre dévotion même plus mondaine, et croyant venir remercier Dieu de nos prospéitez nous luy rendons grâces de nos pertes. O sous le grand Dieu que nous adorons, et sous le prince religieux que nous servons, rapportons comme luy sa gloire à Dieu. Comme luy excitons nostre zèle après tant de motifs de reconnaissance. Mais comment et par quelles œuvres ? Ah ? C’est la manière et la grandeur des reconnoissances que Dieu attend du Roy et de nous, et que nous allons voir dans la dernière partie de ce discours.

Seconde partie [p. 30] La manière de la reconnaissance est la partie la plus importante de cette vertu.

1 *Livre d’Amos*, VI, 2.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

C'est en vain que l'on est convaincu qu'il faut remercier Dieu, si on ne le fait comme il le demande : les remerciemens qui ne plaisent pas au bienfaiteur sont des injures et souvent Dieu est aussi offensé de nos mauvaises actions de grâces que de nos ingratitudes manifestes. Nous avons bien plus à craindre pour nous sur cette matière que pour le Roi, qui nous apprend dans ce nouveau bien fait la mesure de nostre reconnaissance par la grandeur de la sienne.

Car si après les faveurs extraordinaires, la première marque de reconnaissance que ce dieu jaloux exige des Grands, c'est leur propre cœur, sur lequel dès lors il a un nouveau droit. Avec quel plaisir venons-nous (p. 31) de voir nostre Monarque remplir cette première obligation, venant consacrer à la vue de cette grande ville les premiers usages de sa santé à l'adoration du Seigneur et pour échange de la plus belle vie, donner à Dieu le plus beau cœur du monde ? Avec quelle admiration n'allons-nous pas voir à l'avenir mille saintes victoires dans ce cœur chrétien, si nous en jugeons par celles que la piété luy a déjà fait remporter en secret, et dont Dieu seul peut parler dignement.

Que pensez-vous, Messieurs, en cet endroit et malgré le nuage impénétrable que le respect doit mettre entre le souverain et les sujets, ne vous voy-je pas avec une amoureuse curiosité sonder et entrevoir certaines victoires, où sans sortir de son propre cœur le héros surmonte le héros ; certains combats cachez et inexplicables où ce qu'il y [p. 32] a de plus louable dans nostre prince, et de plus digne d'estre dit à tous les hommes, c'est ce que les hommes ne disent point. Je ne scay quels triomphes plus saints, plus durables que tous les autres, où la France a battu des mains sans parler, où l'Église ravie a applaudi sans pouvoir exprimer son admiration, où Dieu même qui soutenoit le combatant a voulu voir le vainqueur du monde dom[p]ter la seule chose qui luy restoit à vaincre, et le cœur enfin plus digne de Dieu se donner à Dieu seul. Arrestons, Messieurs, ce transport de zèle et de reconnaissance : consentons-nous de scavoir qu'il y a des abîmes dans la grâce qu'on doit admirer sans les sonder, qu'il y a des guérisons purement divines et miraculeuses, qui sont plus dignes de l'applaudissement du roiaume que celles du corps, que comme dit St Augustin (p. 33) un cœur guéry par les mains du Seigneur doit le remercier de ce qui est fait, et le prier pour ce qui reste à faire, de sanatis gratias agat et de sanandis preces fundat et que les premiers miracles de la grâce dans le cœur de Louis nous donnent droit d'attendre à l'avenir mil autres merveilles.

*Aug. de civit Dei,
l. 5. c. 20.*

Peintres sacrez, prophètes du dieu vivant, si vous exercez encore dans le Ciel la sainte fonction que vous ûtes autrefois sur la Terre, de faire divinement le portrait des bons princes, commencez de peindre Louis le Grand parmy les Davids et les Josias, si la grâce consomme son ouvrage, ou prêtez-moy du moins quelqu'un de vos traits pour tracer icy, par des prophéties bien fondées sur le passé, tout ce que Louis va faire pour Dieu par reconnaissance, dans [p. 34] les choses qu'il a déjà faites par piété. Je me sens, Messieurs, comme exaucé du Ciel, car dans ces chefs-d'œuvre de peinture où le Raphaël de la France nous montre icy avec tant de caractère et de grandeur les plus beaux monumens de la piété du Roy, je voy le Roi luy-même nous montrer encore mieux les nouveaux prodiges qu'il prépare, et les grandes choses qu'il a consommées pour rendre grâces à Dieu de la fortune, nous répondent de ce qu'il fera pour le remercier même de sa vie.

M^r Le Brun

Icy vous le voyez dans un temps de calamité et de disette devenir noblement le père des pauvres, répandre de son palais comme du ciel de la charité, des pluies bienfaisantes dans tout le royaume, ce qu'il avoit receu d'une main par le tribut, le verser de l'autre plus abondamment par (p. 35) l'amour, et ce qu'on vit alors nous fait juger ce qu'on peut attendre d'un roy charitable quand les besoins de l'État luy permettront de suivre son cœur.

Le tableau de la distribution du blé et du pain 1662

Là sont dressez à la vertu dans de nobles et sages académies mille jeunes élèves de la guerre, où Louis corrigean l'erreur de son siècle, qui croyoit la valeur incompatible avec la piété, forme des coeurs à être un jour d'autant plus généreux pour la patrie, qu'ils seront plus fidèles à Dieu. Et que ne pouvons-nous pas espérer pour l'Église, d'un prince qui tasche de san[c]tifier même les armées ?

Éducation de la noblesse

Icy, près des murs de la ville capitale du royaume, il fait sortir de la terre en un moment une maison superbe pour les pauvres et malheureux guerriers, qui semble plutôt un palais destiné pour des princes. Et au lieu qu'autrefois on voyoit ces tristes [p.36] rebuts de la guerre, avec des cicatrices glorieuses, mais mal reconnues, porter en tous lieux plutôt des reproches contre le prince que contre la fortune, on les voyoit étaler partout une valeur sans récompense, et une pauvreté sans secours, trouver par la misère dans la paix, une destinée plus cruelle que dans les combats, tantôt découragez par piété s'abandonner à une mandicité honteuse, tantôt conservant un reste de fierté demander l'aumône d'un air redoutable, faire peur à ceux à qui ils ne vouloient que faire pitié, arracher d'autres fois ce qu'un ne donnoit pas assez tôt, parce qu'on ne sçavoit en les soulageant si l'on secourroit l'indigence, ou si l'on nourrissoit le libertinage ; et quelque fois même jugeant sans respect on osoit douter si c'estoit (p.37) le prince qui fut ingrat, ou le sujet qui fut malheureux. Icy au contraire sous un Ciel plus doux, Louis les regarde d'un œil favorable dans un lieu, où il pourvoit tout à la fois à leur gloire contre la honte, à leurs besoins contre la pauvreté, à leur salut contre le désordre ; et méritant doublement le titre de père des armées à meilleur droit que les anciens empereurs romains, il ne ménage pas seulement la vie des soldats dans le combat, mais encore leur âme dans la misère.

L'hôtel Royal des Invalides

Là, à la campagne et dans le voisinage de la Cour, il oppose une auguste maison de filles nobles, comme un saint rempart contre le monde, où il unit par une rare alliance la politesse avec la piété, où il fait espérer à l'Église de grands avantages de ces jeunes âmes cultivées par un génie du premier ordre, [p. 38] voulant que son siècle ne porte point envie à celuy de S^t Jérôme, où l'on voyoit des dames illustres quitter les premières places de la fortune pour dresser des troupes de vierges dans la retraite, et par le mépris chrétien des honneurs de la première ville du monde mériter l'admiration de l'Univers, Quæ un ius vrbis contempsit gloriam, totius orbis opinione celebratur. Et pendant qu'on croiroit ou la libéralité du Roy épuisée par tant de dépenses, ou sa piété fatiguée par tant de soins, le voilà toutefois qui par ses largesses et par son zèle va rétablir la foy sur les bords du Rhin dans une ville aussitost catholique que françoise, accoutumé à ne vouloir vaincre que pour Dieu. Le voilà qui trouvant son royaume encore trop étroit pour sa piété, (p. 39) la va porter jusque dans les Indes, où si le vray Dieu n'est pas encore conu c'est assez que Louis le soit pour espérer que Dieu le sera bientôt.

Les dames royales de S^t Louis à S^t Cir.

Madame de Maintenon

Hier. *in Epit. S.^e Paulæ matrone*

La foy catholique dans la ville de Strasbourg.

Les missions dans l'Orient

Que répondront à ces grands exemples tant de lasches chrestiens qui par une piété trop favorable à la paresse, bornent tous les jours leur reconnaissance dans le cercle étroit d'une oisive et stérile dévotion, qui pour remercier Dieu de ses bienfaits se contentent de luy donner un cœur évidé, sans remuer les mains par de bonnes œuvres, et qui tous appliquez à resserrer leurs obligations semblent craindre de trop aimer Dieu, ou vouloir l'aimer sans le servir.

Mais ce n'est pas assez pour la reconnaissance d'un souverain de donner [p. 40] à Dieu son propre cœur, ou celuy de quelques autres par de bons exemples. Il faut encore qu'il travaille à donner à Dieu tous ses sujets sans exception, car voilà, Messieurs, la grande obligation des puissants du siècle et le dessein de Dieu quand il leur accorde d'illustres bienfaits, c'est de les engager à établir avec un nouveau zèle le règne de Dieu dans leurs dépendances, par leurs loix et par un saint usage de leur pouvoir. En voulez-vous voir une preuve éclatante dans l'Écriture ? Écoutez le prophète Isaïe quand il parle de Cirus[#]. Exemple si noble, mais si éclair que j'ose prier qu'on n'en fasse point d'application et que l'on pense à Dieu plus qu'à l'homme vainqueur des nations dit le Seigneur parlant à ce grand prince, je marcheray (p. 41) devant toy et tu me suivras à pas de géant^a. J'abbattray à tes pieds les peuples, les princes conjurez contre toy, toutes les puissances de la Terre injustement jalouses de ta grandeur^b. Les portes d'airain des villes jusqu'alors imprenables s'ouvriront pour toy sans résistance, où ne te résisteront quelques jours que pour ta gloire^c. Ce n'est pas tout. Dans la paix je te destine des richesses immenses pour les solides fondemens de tes vastes desseins^d. Et si les

[#] Isaïe, c. 45

^a Ante te ibo

^b Glorioso terra humiliabo

^c Portas aereas conteram

^d Dabo tibi thesauros absconditos

voisins étant humiliez, les peuples éloignez te contraignent de reprendre les armes, au travers des mers tu iras foudroyer l'Égyptien superbe et le noir Étiopien, pour réduire leur piraterie à un juste et utile commerce^e. Et sur la Terre les plus grands ennemis ne seront pour toy que la matière d'un plus grand triomphe^f. Or, Messieurs, quel fut le dessein de Dieu sur [p. 42] les prospéitez de ce prince, et quelle reconnaissance exigea-t-il de luy ? Écoutons Dieu mesme encore un moment. Je n'ay, dit-il, élevé ce vainqueur à ce point de gloire que pour délivrer Israël de la servitude de Babilone par des édits pleins de piété^g. O, je voy l'effet de ces saints édits, s'écrie le prophète dans le transport de son admiration. Je voy Babilone forcée de rendre ses captifs et Jérusalem triomphante par la réunion de tous ses enfans.

Je m'apperçoy, Messieurs, à vos yeux, à vostre joye, à vostre approbation générale, que malgré tous mes soins, au travers des ombres de la prophétie vous découvrez la peinture du temps présent, et que charmez d'une conformité de gloire et de religion entre deux héros, vous appliquez ce qu'Isaïe dit de Cyrus à ce que (p. 43) vous admirez aujourd'huy dans Louis le Grand. Mais si le prophète par reconnaissance a immortalisé toutes les conquêtes du premier héros, tout payen qu'il estoit, en faveur d'un zèle passager de piété pour Israël ; avec combien plus de justice la religion que Louis le plus chrestien des rois vient de faire triompher par tant de saints édits, écrira-t-elle elle-même dans les siècles à venir tous les anciens triomphes de notre grand prince pour pouvoir faire croire le dernier qui étoit le but de tous les autres ? Avec quel plaisir ne comptera-t-elle pas un jour le nombre infiny des premiers trophées de Louis ; tant de provinces plus promptement conquises que parcourues, les républiques superbes du nord du Midy foudroyées au milieu [p. 44] de leurs fleuves et de leurs mers, toute l'Europe plusieurs fois assemblée bien moins pour luy résister que pour l'admirer afin de pouvoir ensuite ajouter à ce tableau avec vraysemblance d'autres trophées encore plus glorieux, l'hérésie déracinée, les autels schismatiques abatus, les temples profanes ensevelis sous leurs ruines, les ruines mêmes ne subsistant plus que par l'enchantement de la peinture^h. Avec quelle joye pensez-vous encore que la Religion apprendra à nos derniers neveux la rapidité des succez de Louis, que dans les plus hardies entreprises c'étoit sa coutume d'abréger les années, de faire en peu de temps l'ouvrage des siècles, qu'il changeoit et l'art de vaincre et l'art de régner, maistre des places aussitôt qu'il les attaquoit, obéy dans l'État avant (p. 45) même qu'il donna des ordres, pour mieux persuader par ce récit qu'il a étouffé en peu de mois une erreur obstinée, dont la destruction auroit pu faire honneur à plusieurs règnes et que soutenu de celuy dont il soutient la cause, il a dit, et les choses ont esté faites, il a commandé et mille nouvelles plantes de la foy ont été créées. La religion enfin marquera la manière et l'esprit de sa conduite, que sa douceur alloit toujours plus loin que sa puissance, toujours père en même temps que roy, ne punissant même ses ennemis que pour les contraindre d'accepter ses grâces, pour faire plutôt croire par ce beau détail ce qui autrement seroit incroyable, qu'il a exterminé l'hérésie la plus rebelle, sans résistance, que si comme le législateur d'Israël il a été forcé de fraper l'Égypte de quelques playes, ce n'a été que pour son [p. 46] bonheur et pour sa conversion. Si par un même sort que Moyse il a fait ce semble entr'ouvrir la terre pour engloutir tout d'un coup le schisme, plus heureux en ce point que Moyse même, il a sauvé en même temps les schismatiques, et l'éloge que saint Augustin a donné sur ce sujet au grand Théodore, l'Église le consacrera à la gloire de Louis le Grand, que c'étoit beaucoup pour ses augustes prédecesseurs d'avoir ôté aux hérétiques la puissance de troubler les autres, mais que luy plus absolu et plus charitable leur a ôté encore la liberté de se perdre eux-mêmes. O, l'excellente reconnaissance d'un roy envers Dieu ! O, l'heureux avenir pour la Religion dont cette prétieuse santé si bien rétablie nous donne des (p. 47) gages assurés !

Mais croyez-vous, Messieurs, que votre reconnaissance doive être moindre que celle du Roy ? Après ce nouveau bienfait ? Et pour vous montrer les devoirs de la vôtre, je dois vous dire d'abord avec Jésus-Christ, rendez à César ce qui est deub à César. Car une des meilleures actions de grâces que les peuples puissent rendre à Dieu selon ses intentions quand il leur

^e Labor Aegy[p]
ti et negotiatio
Aethiopiae ad te
transibunt.

^f Vincti manicis
pergent et te
adorabunt.

^g Ipse aedificabit
civitatem meam et
captivitatem meam
dimittet.

^h Il y avoit un tableau de la démolition des temples.

donne ou leur rend les bons princes c'est de les aimer alors avec plus de zèle, d'augmenter le respect qu'on a pour eux par des principes de piété, et de ce renouvellement de tendresse faire un exercice de religion. Je sens bien, Messieurs, qu'en vous exhortant à la tendresse respectueuse que vous devez au Roy [p. 48] je touche la partie la plus sensible de votre cœur, et que je n'ay pas tant besoin de vous animer que de vous louer, puisque l'amour de cette grande ville dans la maladie et dans la santé du Roy a éclaté en tant de manières, qu'il n'y a peut-être jamais û d'exemple d'une tendresse pour un roy ny si générale, ny si sincère, ny si constante, parce qu'il n'y en ût jamais de si juste.

Rappelez, Messieurs, dans l'histoire romaine ces jours de tristesse contrefaite, où selon le témoignage des Romains mêmes, au premier bruit de la maladie des empereurs peu aimez, on en répandoit aussitôt la nouvelle avec une agréable douleur. On ne s'affligeoit que par politique, on ne prioit que par (p. 49) flaterie ; au milieu des voeux rares et froids que l'on faisoit en public pour leur santé on craignoit en secret d'être exaucé, et l'on cherchoit dans le mal du prince des augures⁺ du bonheur public. Mais aujourd'huy dans la maladie du Roy, quels ont été les plus secrets sentimens de cette grande ville ? Parlez librement grands et petits, riches et pauvres, parlez ici sans déguisement, car c'est le caractère d'un bon prince, Plin. *in Paneg. trajani.* ^{+ ou préjugez} qu'on tient de luy en public le même langage qu'en secret. Jamais la douleur fut-elle plus sincère, les inquiétudes plus délicates, les alarmes plus amoureuses et les vœux plus purs ? Tantôt abandonnez à tous les excez de la crainte par un excez d'amour, nous avons frémy lorsqu'il y avoit le moins à appréhender. Et malgré les premiers succez de l'opération, [p. 50] à la seule idée toutefois qu'il reste encore le moindre danger pour Louis, tout se confond, la Cour est consternée, la ville s'effraye, la France tremble, plaisirs, espérances, amusements, tout languit ; parce que on ne crut pas (pour dire plus justement de Louis ce que saint Ambroise dit de l'empereur Valentinien le jeune) on ne crut pas, dis-je, que ce fut le danger du prince, mais plutôt celuy de tout l'État, non Imperatorem sibi sed salutem publicam ereptam putabant. Tantôt au contraire emportez au gré de nos désirs et prévenant par une impatience de zèle l'heureux moment de la santé du Roy, nous avons chanté des cantiques de joye avant même que d'être bien assurez de sa convalescence. (p. 51) Et comme autrefois dans la maladie du grand Germanicus qui étoit les délices de l'Empire, au premier bruit de sa guérison quoique mal fondé, on entendit tous les Romains transportez de joye crier dans les rues que Rome étoit sauvé, que la patrie n'étoit plus malade, puisque Germanicus étoit guéry, Salua Roma, salua Patria, saluus est Germanicus. Ainsy sur les premières rumeurs les plus incertaines que le Roy se portoit mieux, dez lors sans oser sonder une nouvelle qui nous trompoit si agréablement, sans vouloir douter de nos espérances, nous avons fait retentir en mille manières dans toutes les places et dans tous les temples ces cris d'allégresse, la France triomphé, Paris ressuscité, Louis est guéry. [p. 52] Avouez chrétiens à la gloire de Paris, ou plutôt à la gloire de l'Évangile, qui seul peut apprendre à bien aimer les rois, avouez dis-je, que la tendresse de Paris a été si fervente qu'elle passera peut-être un jour pour un paradoxe quand on dira que c'étoit le Roi qui étoit blessé, et c'étoit le peuple qui souffroit, que Louis seul a receu le coup et que ses sujets seuls l'ont senty, qu'au lieu que dans l'Écriture Dieu frape quelquefois les peuples pour châtier les rois, icy au contraire Dieu a frapé le Roy pour punir le peuple qui ne pouvoit en effet estre attaqué par un endroit plus sensible. Tendresse de Paris si constante dans les progrez continuels de sa ferveur, que le grand archevêque qui scéait si bien lier le cœur des peuples (p. 53) à celuy du Roy, parce que mille brillantes qualitez donnent à ce grand prélat une si noble part dans ces deux cœurs, a été obligé d'arrêter ce zèle impétueux de la reconnaissance publique par cette raison si digne de luy que les vœux publics ne finiroient jamais s'ils alloient aussi loin que le respect et l'affection des peuples. M^{gr} l'archevêque de Paris

Mais avoue à ton tour, auguste cité, toute invincible que tu t'estimois en tendresse, que tu viens d'être vaincue par ton prince, quand il s'est livré luy-même à toy depuis peu de jours, quand n'ayant presque point d'autres gardes que sa majesté et sa tendresse, et te confiant

sa personne sacrée, il s'est rendu si je l'ose dire citoyen par amour, ne pouvant donner à ton cœur une plus douce récompense que le sien, dépouillant sa qualité de maître pour [p. 53 bis] prendre celle de père du peuple, et ne méritant jamais mieux d'être toujours roi que quand il a négligé de l'être.

Mais hélas ! Chrétiens, cette affection respectueuse pour le Roi, et cette tendresse qui fait votre gloire devant les hommes feront un jour votre condamnation devant le Seigneur. Si après avoir rendu à César ce qui est dû à César, vous ne rendiez encore mieux à Dieu ce qui est dû à Dieu. Or, qu'est-ce que Dieu demande de nous à son égard en cette occasion ? Est-ce seulement que nous lui rendions de publiques et solennelles actions de grâces ? C'est, je l'avoue, un de nos devoirs, et vos reconnaissances, Messieurs, qui éclatent ici avec tant de pompe ne scauroient jamais pour un si bon sujet avoir trop d'éclat, pourveu que Dieu en soit la fin, et que la piété en soit la règle ; que pour goûter les charmes de la peinture ou de la simphonie, on n'insulte pas Dieu sur son autel [p. 54] et qu'étant ici dans le lieu terrible comme dit l'Écriture, on ne s'y comporte pas comme au théâtre. Mais ce n'est pas là encore tout ce que Dieu demande. Et qu'exige-t-il donc avec plus de soin ? Ah ? C'est notre amour, c'est notre cœur, c'est notre conversion : voilà la grande reconnaissance que Dieu demande après ce grand bienfait : conversion des peuples qui est en effet le meilleur moyen non seulement pour remercier Dieu de la santé des princes, mais encore pour obtenir de luy leur conservation.

Car pourquoi le Seigneur nous a-t-il rendu avec tant de bonté le meilleur des rois ? Si quelque chose a pu contribuer à ce grand bonheur de la part des peuples c'est que dans la plus légère crainte de perdre un si bon Roi, il y a û parmy nous quelque commencement de conversion, c'est [p. 54 bis] qu'alors les vains plaisirs de la Cour ont cessé malgré sa condescendance du Roi, c'est qu'alors, pour parler avec saint Jean Chrisostome, les théâtres Chrysos. hom. 4 ad et les places publiques ont été vuidés, mais les églises étoient remplis ; c'est qu'alors le Pop. Andioct. monde même le plus profane redoutoit la main de Dieu, et selon l'expression du même père, une crainte de quelques jours avoit arresté presque tous nos vices : tantam mollitiem, paucis diebus formido resolut. Pourquoi au contraire dans les Écritures, Dieu menace-t-il d'ôter à la Terre les bons rois, et avec eux la gloire, la paix, et la félicité des royaumes, sinon d'ordinaire pour punir les péchez des sujets ? C'est donc par nostre conversion que nous pouvons plus certainement conserver la vie de Louis. C'est donc notre amour que Dieu demande ; (p. 55) et par ce grand bienfait ce qu'il exige plus soigneusement c'est d'estre aimé de nous, et plus aimé que les princes mêmes les plus dignes de l'être.

Je ne veux pas chrétiens, en finissant vous reprocher l'amour inviolable que vous avez pour nostre grand prince, je l'ay trop approuvé, et je voudrois s'il étoit possible l'augmenter, mais n'ay-je pas droit de vous reprocher le peu d'amour que vous avez pour Dieu en comparaison ? Car que répondrez-vous à ce Dieu d'amour quand par des preuves incontestables il vous convaincra de l'avoir moins aimé que le Roi, d'avoir peut-être aimé le prince en Dieu ou comme Dieu, et Dieu même peut-être seulement en prince ? De quels prétextes vous couvrirez-vous quand il vous dira qu'il a vu avec plaisir vos vœux infatigables pour le Roi, la piété magnifique des uns dans les temples, les [p. 56] aumônes abondantes des autres dans les hôpitaux ou dans les prisons, et l'amour ardent de tous ensemble pour remercier Dieu d'un bienfait temporel ; mais que quand il s'agit de luy rendre grâces pour les biens spirituels, ce n'est alors que froideur dans vos prières, qu'une charité avare dans vos aumônes, qu'une lente reconnaissance dans vostre amour. Ah ! Suis-je donc réduit à faire aujourd'hui pour vous un souhait qui va vous étonner ? Mais je suis toutefois contraint de le faire : Plut au Ciel que notre Dieu fut aimé de nous, autant que notre prince vient de l'être ?

Mais si votre piété, Messieurs, murmure de cette comparaison et de ce souhait, accordez donc ces deux amours qui se soutiennent si bien l'un l'autre. Lorsque Dieu à la préférence qu'il mérite, aimez donc Louis comme le prince (p. 57) le plus aimable de l'Univers ; mais

aimez Dieu comme le Roy des rois, infiniment plus digne d'être aimé. Aimez le prince avec cet inviolable respect que saint Pierre et toute la religion vous ordonnent ; mais aimez Dieu avec cette crainte et ce tremblement que sa souveraineté demande. Aimez le prince encore une fois plus que jamais roi ait été aimé ; et dans le riche amas des titres de gloire des plus grands rois de France en luy donnant les noms de juste, de grand, d'heureux, de père du peuple, d'auguste, de pacifique, adjoutez-y encore ceux qui luy sont propres, réformateur des loix, protecteur des arts, vainqueur de l'hérésie, deffenseur de la religion, aimé, redouté, admiré, c'est-à-dire roy en toutes choses, et à ces trofées infinis joignez enfin vos cœurs ; mais aimez Dieu mille fois davantage, et consacrez luy tous vos cœurs avec celuy du prince pour régner tous ensemble dans l'Éternité.

Amen

Petr. 2. 17. *Deum
timete Regem
honorificate*